

fond, il a, par ses travaux didactiques et par la solidité de son enseignement, imprimé aux études musicales une impulsion féconde. Sous beaucoup de rapports Chérubini est un grand maître, et son nom ne doit être prononcé qu'avec respect. Disons-le, toutefois, chez lui les froides combinaisons de la science remplacent trop souvent les élans du génie, sous l'habileté mécanique du compositeur initié à tous les artifices de l'art, on voudrait apercevoir plus souvent le poète. Ce qui manque à Chérubini, c'est l'inspiration mélodique, la couleur, l'originalité.

Ceci explique pourquoi la plupart des œuvres qu'il a données au théâtre ont toujours été peu sympathiques à l'esprit français, essentiellement opposé à la raideur des formes scientifiques. Au reste, il existait entre son caractère et sa musique la plus parfaite analogie. Chérubini, doué d'ailleurs des qualités les plus estimables, apportait souvent dans ses relations une sécheresse qui rebutait. Son humeur, sa brusquerie, sa susceptibilité excessive lui valurent, dès son début dans le monde parisien, de vives attaques et d'amères plaisanteries.

L'Empereur n'aimait pas la musique savante, les plus profondes combinaisons, les tours de force les plus merveilleux le trouvaient indifférent et glacé. Lui, l'homme positif par excellence dans toutes les questions qui se rattachaient au gouvernement et à l'administration, il n'appréciait dans les œuvres musicales que l'inspiration, le sentiment poétique, les vives et capricieuses mélodies. Voilà pourquoi il éprouva toujours pour Chérubini une aversion si profonde. Cette antipathie était poussée si loin, qu'il ne pouvait entendre parler du maestro sans éprouver un mouvement de colère. C'est en vain que des personnes éminentes qui s'intéressaient à Chérubini s'efforcèrent de ramener Napoléon à des sentiments plus bienveillants envers un compositeur qui, malgré ses défauts, faisait honneur à la musique moderne. La répulsion de l'Empereur était invincible, et tous les efforts qui furent tentés, bien loin de modifier son opinion, ne servirent qu'à l'irriter davantage.

Un jour que l'Empereur, délivré momentanément du poids des affaires, se livrait aux piquantes saillies de son esprit fin et enjoué, en tête à tête avec M. de Rémusat, le premier chambellan du palais impérial dit tout à coup :

—Sire, Votre Majesté est peut-être un peu sévère envers ce pauvre Chérubini. Il est vraiment désolé de n'avoir jamais pu obtenir de Votre Majesté un mot d'éloge ou d'encouragement. Sire, M. Chérubini est un savant homme, et vous voudrez bien considérer...

M. de Rémusat n'acheva pas en voyant l'effet produit par cette malencontreuse requête. Le front de l'Empereur se rembrunit, sa physionomie exprima un vif mécontentement, et il répondit de ce ton sec, bref et incisif qui intimidait les plus résolus :

—Monsieur, je ne dois compte à personne de mes affections ou de mes antipathies. Au reste, vous choisissez mal vos protégés, tâchez d'avoir la main plus heureuse.

M. de Rémusat comprit qu'il s'était engagé sur un terrain dangereux. Un mot de plus sur ce sujet aurait été peut-être le signal d'une disgrâce complète. En homme habile, il changea immédiatement de conversation, et se montra si insinuant, si spirituel, si aimable, que quelques instants après la gaieté brillait de nouveau sur les traits de Napoléon.

L'empereur n'aimait point la musique de Chérubini, celle de Lesueur eut toujours pour lui un attrait irrésistible. Il revoit souvent *les Bardes* et *la Caverne* avec les mêmes sentiments de plaisir et d'admiration.

A propos de *la Caverne*, voici une anecdote assez curieuse, et dont nous pouvons garantir l'exactitude. — Pendant que Lesueur composait cette partition dans le château de M. Bochart de Champigny, on le surprit, vers la fin d'une nuit, couché à plat ventre sur le plancher, écrivant un chœur de cet opéra à la lueur vacillante et incertaine du foyer, dans la crainte de perdre ses inspirations. Ses bougies s'étaient éteintes avant le jour. M. de Champigny, qui se levait de bonne heure, fut effrayé en apercevant une lumière rou-

geâtre dans l'appartement de Lesueur, il courut avec son domestique, ouvrit brusquement la porte, et, voyant le célèbre musicien étendu par terre, il s'écria avec effroi :

—Que faites vous donc là ?

—Je fais ma *Caverne*, dit Lesueur en se relevant et réparant le désordre de sa toilette.

M. de Champigny le gronda beaucoup.

—J'avais mon morceau dans la tête, dit le compositeur, je n'aurais pas pu dormir, et le voilà écrit.

Une heure après, dans tous le voisinage du château, on se racontait cette anecdote.

C'est encore pendant son séjour chez M. de Champigny que Lesueur fut tellement absorbé par la composition d'un autre chœur de *la Caverne*, "*La foudre éclate autour de nous*," qu'il ne s'aperçut point d'un orage épouvantable qui ravagea toute la campagne environnante. La foudre créée par son imagination retentissait dans son orchestre avec tant de violence, qu'il n'entendit point les éclats de celle du ciel. Si la grêle qui tuait les bestiaux n'eût pas cassé les vitres de son appartement inondé par la pluie, il ne serait pas sorti de longtemps de la préoccupation où il était plongé.

Parmi les jeunes musiciens qu'affectionnait l'Empereur, nous devons citer Boieldieu, dont les mélodiques inspirations rayonnaient alors sur notre scène lyrique.

Boieldieu était venu dès 1795 s'établir et chercher fortune à Paris. Le besoin d'émotions tranquilles et de sentiments aimables, qui, à la suite des agitations et des secousses violentes de la période que l'on venait de traverser, commençait peu à peu à se faire sentir, ne pouvait trouver nulle part meilleure satisfaction que dans le monde musical. Cette réaction ne fut pas sans influence sur le développement et le succès du talent de Boieldieu. Il commença par des romances qui, sous le patronage de Garat, le chanteur à la mode dans les salons, eurent une vogue brillante.

*La Famille Suisse* et quelques autres ouvrages moins importants signalèrent ses premiers pas dans la carrière du drame lyrique. Mais c'est à dater de *Calife de Bagdad* que se révélèrent tout l'éclat et toute l'originalité de son talent.

*Ma Tante Amore*, petit opéra tout étincelant de mélodies inspirées, obtint un succès de vogue.

Malgré les sympathies qu'inspiraient généralement ses travaux Boieldieu, qui était d'une extrême sensibilité, quitta la France et alla se fixer en Russie. Les neuf années consécutives qu'il passa à Saint-Petersbourg furent consacrées à la composition de nouveaux opéras, écrits sur d'anciens poèmes ou sur des thèmes de vaudeville. Mais en dehors de l'atmosphère rayonnante de la civilisation parisienne, il ne pouvait avoir la pleine possession de ses facultés, et les témoignages d'admiration qu'il reçut à la cour de Russie et parmi les sommités aristocratiques ne pouvaient compenser la privation d'un public intelligent, et l'absence de collaborateurs distingués.

En 1811, Boieldieu se décida à revenir en France. L'Empire était alors dans toute sa splendeur. Sous l'influence du puissant génie qui présidait aux destinées de la France, avait grandi une glorieuse pléiade de compositeurs dont Boieldieu ne tarda pas à faire partie. Grâce à lui, l'Opéra-Comique, ce théâtre de création nationale, reprit une vie nouvelle.

Sans abandonner la tradition du style français, toujours clair, élégant, nettement découpé, Boieldieu se proposa constamment, surtout dans ses dernières années, sous l'influence de Rossini, d'atteindre à une manière plus riche, plus mélodieuse, plus brillante d'instrumentation. Il était dans la voie ouverte par Della-Maria; pour sa part, il a puissamment contribué à relever la musique française de la crise d'atonie et de langueur où l'avait jetée l'éblouissante invasion de la musique italienne.

D'un caractère naturellement mélancolique, Boieldieu rehaussait son beau talent par les plus nobles qualités du cœur, son âme tendre et sympathique était accessible à toutes les émotions généreuses, et il avait toujours une manière ingénieuse de faire le bien.

A continuer.